

Zoom in

Number 143, November 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50456ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

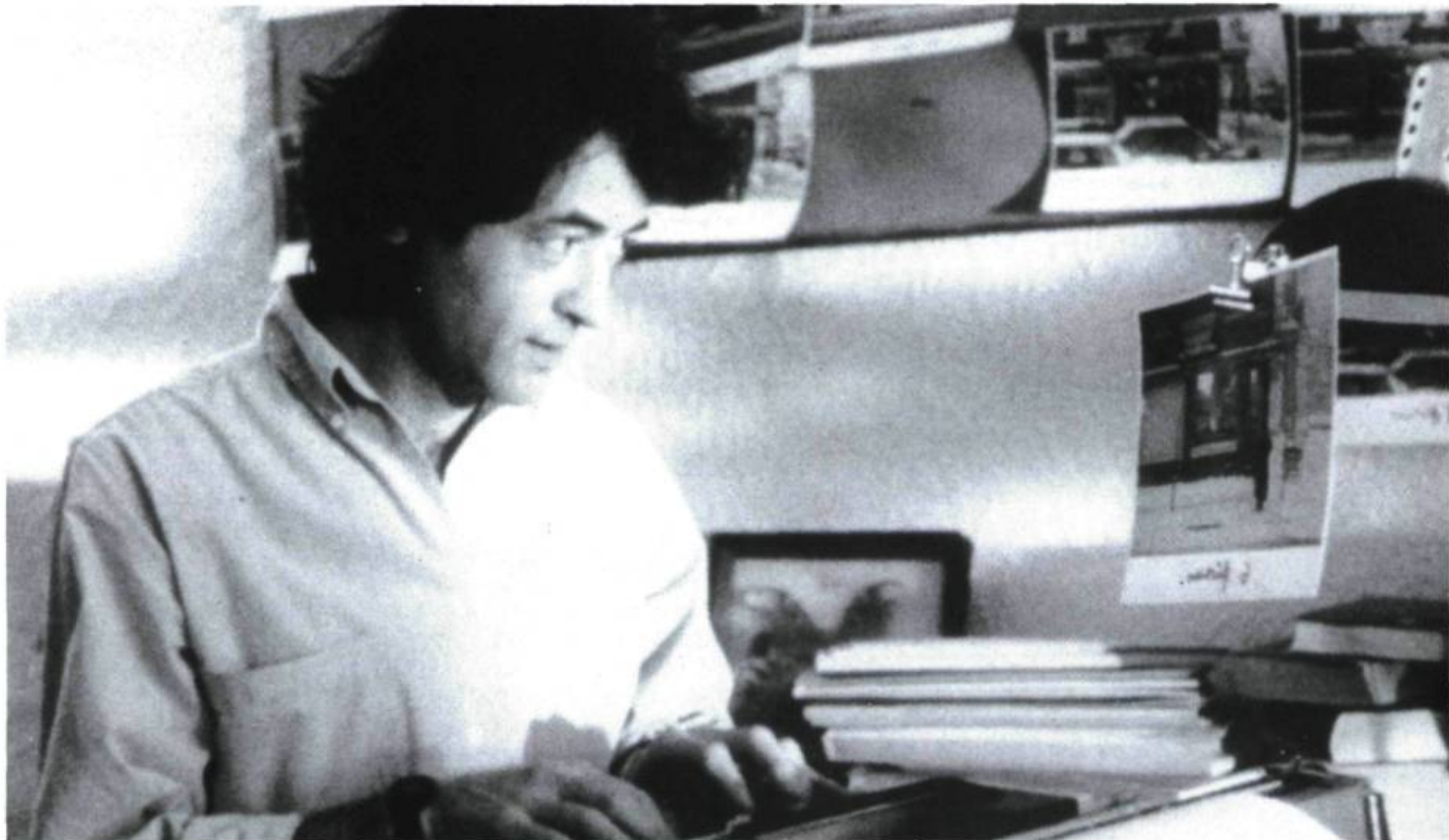
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1989). Review of [Zoom in]. *Séquences*, (143), 65–68.

LES MATINS INFIDÈLES



Le projet était bizarre, fascinant... et exigeant. Il avait été conçu par deux vieux copains. Jean-Pierre, photographe à la pige, et Marc, enseignant de profession et écrivain par goût. Il s'agissait pour Jean-Pierre de photographier pendant un an, chaque jour, à la même heure, sous un angle identique, un endroit précis. Marc pour sa part écrirait un livre à partir des impressions que lui fourniraient ces 365 photographies. C'était une entreprise qui demandait de la constance, beaucoup de constance et c'était là une qualité que Jean-Pierre n'avait pas particulièrement développée. Jean-Pierre était vif, imaginatif, drôle, charmeur, débrouillard, mais pas très constant, ni dans sa vie personnelle, ni dans son travail. Marc, lui, était plus sérieux, grave et responsable dans ses engagements, fussent-ils sentimentaux, professionnels ou littéraires. Comment ces deux hommes dissemblables en étaient-ils venus à collaborer, c'est le mystère de l'amitié (de l'amour aussi) qui réunit parfois des êtres apparemment peu faits pour s'entendre. Si Marc, avec son long visage inquiet et sa bonne volonté continuelle, faisait penser à un Pierrot triste, Jean-Pierre, avec sa bonne bouille ronde et son air enjoué, évoquait plutôt un Arlequin farceur.

Jean-Pierre s'est mis à la tâche avec enthousiasme. Il a choisi comme sujet un coin de rue bien précis et à 8 h précises chaque matin de la première semaine de janvier, il est là pour saisir un moment de vie. Et puis la fatigue s'y met. Un matin, on se réveille en retard et on s'aperçoit qu'il est possible de fausser la réalité en reculant les aiguilles de la grande horloge occupant la vitrine du restaurant qui se trouve dans le paysage. Pour plus de liberté encore, on achète l'horloge

à l'occasion d'un changement de propriétaires; exit le point de repère. Et on s'aperçoit qu'en étant là plus tard, on a plus de chance de lier connaissance avec la jolie blonde qui attend régulièrement son autobus à ce coin. Et on se met à faire de la mise en scène pour obtenir des effets plus éloquentes, on prend plusieurs prises le même jour afin de s'accorder des répités momentanés. On triche en somme avec la saisie de la réalité comme on s'est habitué à tricher avec ses sentiments, à cacher ses inquiétudes, ses déceptions, sous des apparences désinvoltes. Et le temps passe et l'on s'enfonce dans des tricheries qui mènent à l'échec: échec d'un mariage, échec dans la conduite d'un nouvel amour, échec dans les relations paternelles, échec dans le beau projet qu'on avait élaboré dans une fièvre créatrice sans prévoir les difficultés d'exécution.

Comme on le voit, *Les Matins infidèles* c'est plutôt mélancolique comme film. Mais la mélancolie y est subtile et s'insinue dans un mouvement d'ensemble frétilant: plans rapides, touches d'humour, couleurs vives, on se croirait presque dans une comédie et c'en est une de fait. Car les auteurs ont refusé la sentimentalité facile comme ils ont fui la bouffonnerie pour s'aventurer dans un trajet d'équilibriste sur le fil mince qui sépare l'apitoiement de la moquerie.

On reconnaît là le ton et la manière du tandem Jean Beaudry/François Bouvier qui livra, il y a cinq ans, une première oeuvre remarquée, *Jacques et Novembre*, où l'on conjurait la mort par l'humour. Sur le plan technique, le film se voulait un alliage du cinéma et de la vidéo tout en explorant au niveau thématique l'attitude d'un

LES MATINS INFIDÈLES

— **Réalisation:** Jean Beaudry et François Bouvier
 — **Scénario:** Jean Beaudry et François Bouvier —
Production: François Bouvier —
Images: Alain Dupras —
Musique: Michel Rivard —
Montage: Jean Beaudry —
Décors: Karine Lepp —
Costumes: Gaétanne Lévesque —
Son: Claude Beaugrand et Esther Auger —
Interprétation: Jean Baudry (Marc), Denis Bouchard (Jean-Pierre), Laurent Faubert-Bouvier (Laurent), Violaine Forest (Julie), Louise Richer (Pauline), Nathalie Coupal (la jeune femme du coin), Julien Poulin (Pietro), André Melançon (l'automobiliste) —
Origine: Canada (Québec) —
 1989 — 90 minutes —
Distribution: Aska Film.



jeune homme devant une échéance inévitable. La mort a aussi sa place dans *Les Matins infidèles* et si elle surprend, c'est qu'on n'a pas su en lire les signes avant-coureurs. Sur le plan symbolique, on pense à cet arbre rabougri qui poursuit une existence difficile près du coin de rue photographié régulièrement par Jean-Pierre. On ne le remarque pas tellement d'abord, puis lorsque Marc décide d'en faire le protagoniste de son texte, on se souvient de l'importance que prenait justement l'image de l'arbre dans *Jacques et Novembre* et des effets figuratifs qu'on en tirait.

Ici, lorsque Marc, qui participe à un marathon, reconnaît soudain en passant, à l'angle d'une rue, le décor des photographies dont Jean-Pierre lui avait caché la location précise, il réalise en un éclair, en voyant l'arbre brisé, la signification de cette rupture. Il remonte alors le courant de ceux qui se hâtent vers la victoire pour aller lui vers l'échec définitif de son ami qu'il pressent, qu'il voudrait pouvoir empêcher. Et c'est dans le même décor qu'il reprendra peut-être goût à la vie en retrouvant cette même fille blonde qui avait charmé Jean-Pierre et qu'il avait lui-même idéalisée en la voyant en photo. Des amours meurent, un homme meurt, mais la vie continue.

L'originalité principale de *Jacques et Novembre* était ce mariage entre la vidéo et le cinéma dans l'approche et le développement du sujet. Ici encore on essaie de conjuguer deux arts, deux techniques différentes: la photographie et l'écriture. Si le résultat n'est pas aussi probant, il résulte pourtant de cette tentative des observations intéressantes. Qu'une caméra capte une réalité précise, il n'en est pas moins vrai qu'en ne saisissant qu'un instant de cette vérité ambiante, elle le coupe de son contexte pour lui conférer une sorte de consistance abstraite propice à diverses interprétations. C'est ainsi que Marc a tendance à donner à un geste une signification autre que celui qu'il a en fait, méprise explicable en même temps que cocasse, qui fait donc

rire le spectateur dans l'instant, mais peut le faire réfléchir sur la facilité qu'on a à juger des événements et des gens dont on ne connaît ni les motivations ni les difficultés.

Sous son apparente légèreté, le film traite de problèmes graves: la mouvance dans le quotidien, l'importance de la communication entre humains, le sens de la responsabilité, les limites de l'amitié, etc. Tout cela dans un mouvement sautillant, sans avoir l'air d'y toucher, en faisant surgir au moment voulu des larmes discrètes devant un sourire qui se fige comme se fixe l'image lorsqu'on entend le dé clic de l'appareil photo. Il y a là un dosage subtil entre la comédie et le drame qui fait tout le charme subtil du traitement. Les interprètes n'y sont pas étrangers non plus. Jean Beaudry avait étonné en tant que mort en sursis de *Jacques et Novembre*; il ne se renouvelle pas tellement ici, mais il intéresse dans le rôle de Marc, grand frustré devant l'éternel, dans son amour pour sa compagne Pauline qui le trompe avec un autre, dans son travail d'enseignant qu'il quitte sur un coup de tête, dans ses ambitions littéraires piégées par l'inconscience de son partenaire. L'acteur rend ce personnage à la fois pitoyable et sympathique. Mais c'est Denis Bouchard qui s'impose dans le rôle de Jean-Pierre. Au cinéma, on avait vu ce jeune acteur dans *Les Tisserands du pouvoir* (Baptiste Lambert adolescent) et dans *Jésus de Montréal* (l'ambulancier serviable). Ici, il donne la mesure de sa valeur dans un rôle effervescent, fait de contrastes et de contradictions. Le Jean-Pierre qu'il campe est désinvolte et insouciant en apparence, mais secrètement inquiet et pathétique, ce qu'il arrive à rendre avec les nuances voulues. Si c'est à cause de ses faiblesses que les matins de sa vie prennent couleur d'infidélité, c'est grâce à la vivacité et à l'empathie du jeu de l'acteur que le tableau qui en résulte devient malgré tout attachant.

Robert-Claude Bérubé

Eddie et les Cruisers II / Eddie and the Cruisers II: Eddie Lives

Au cours des années 60, (quelque part en 63), un jeune chanteur rock en pleine ascension, Eddie Wilson, participe à un jam-session où se trouvent réunis des géants du blues et du rock de cette période-là. Quoiqu'on l'assure qu'il s'en tire excellemment, Eddie, lui, contracte, au cours de cette nuit, une fatale conviction qu'il n'aura jamais le talent qu'il faut pour arriver à jouer de plain-pied avec une pareille cohorte de mutants; il se voit comme un enfant que des demi-dieux ont pris en cordée pour lui permettre de voir, au moins une fois dans sa vie, le versant lumineux de leur monde... Peu de temps après cela, Eddie Wilson disparaît (s'efface) dans un accident d'automobile.

Changement de décor. Décade 80. Après 20 ans d'oubli relatif, la musique d'Eddie Wilson renaît tout d'un coup, sous une des capricieuses impulsions de la ferveur publique, plus ou moins manipulée, fortement aiguillonnée par de sagaces (et voraces) caïds du disque. Et rapidement, le feu d'Eddie Wilson se réveillera au coeur d'un quidam, un dénommé Joe West, tout ce qu'il y a de plus manoeuvre dans l'industrie de la construction (notre terre d'épreuves initiatives). Nous assisterons dès lors à l'éclosion d'un phénix, qui ressemblera de plus en plus à un ours bourru, peut-être mal léché, machiste en tout cas, et plutôt bête... Mais aux vrais rockeurs, tout sera pardonné.



« Tu dois avoir quelque chose à dire, pas seulement à montrer. », dixit Joe West, alias Eddie Wilson.

Il faut passablement d'audace (de témérité) à un cinéaste pour laisser un de ses personnages se targuer d'aussi implacables exigences... surtout au milieu d'un film comme *Eddie et les Cruisers II*.

Il semble que Jean-Claude Lord n'ait pas froid aux yeux, que la peur du ridicule, il ne connaisse pas ça. (À moins qu'il ne s'estime plus responsable des films qu'il signe?)

Lorsque Joe West-Eddie Wilson, le maître en rock pur-et-dur, entreprend d'initier son jeune disciple à l'essence de leur art, le mot *intense* tonne, tonne, et encore, obsédant comme un gong tibétain sur une plage de musique nouvelle ère. Mais, malgré la véhémence avec laquelle le mot est assené, la chose qu'il désigne se retrouvera somme toute assez peu, pas du tout, dans le film. À moins que l'intensité soit si pure qu'elle ne se manifeste que sur des dimensions inaccessibles aux profanes, si fine qu'elle se soit évaporée dans le vide, ultime.

Ce que ce film-ci a d'ardent — là, c'est très perceptible, et vraiment *intense* — se déploie tout entier dans le culte que les auteurs rendent au phénomène « groupie » qui constitue la base du rock banal et ordinaire, celui qui sévit notamment dans *Eddie et les Cruisers II*.

Dans le génie fulminant du rock et ses électrifians artifices, notre civilisation fourbit ses derniers héros: des hommes et des femmes qui s'ouvrent les veines tous les soirs en spectacle et qui, s'abandonnant à la cacophonie cosmique de cette fin de siècle, se jettent dans le trou noir de l'absurde, voilà le mythe.

Il paraît inimaginable (ou, plutôt, surperflu) qu'on puisse avoir envie, dans ce film (ou devant), de prendre quelque recul, oh! très léger, très court, et pas méchant du tout. Permettez? — Impensable! Le

monde, la vie, c'est le rock! C'est le rock ou rien! — (Et quel rock!)

« Il n'est pas respectable d'y penser en termes d'aliénation, de dire que le rock confère à des êtres faibles et ordinaires un comportement élégant et dont l'imitation suscitera l'estime des autres et accroîtra celle qu'on se porte à soi-même. » (1)

Que représente le film de Jean-Claude Lord, sinon l'atavisme grégaire le plus grossier: l'impulsion panique à liquéfier, liquider son être (essentiel sinon intense?), dans la mouvance désagrégée des masses, la nécessité de s'atomiser soi-même dans un succédané délavé, indolore, de la liberté, de l'individualité.

Mais, malgré tout, ce film n'est pas vraiment insupportable (pas absolument), ni totalement insignifiant. Il permet entre autres de vérifier l'effet d'une moustache sur un visage glabre, d'entendre Marina Orsini doublée, en « français » (le vrai « français », le seul « vrai »). Il permet de se poser quelques questions (si on y tient vraiment): Jean-Claude Lord sait-il, ou ne sait-il pas filmer une histoire qui ait un peu de substance, un peu d'envergure, un peu de caractère... un peu d'intensité? A-t-il vraiment quelque chose à dire? Ou même seulement à montrer? (D'où peut bien être venu *Lance et Compte*?) Ou bien, son enthousiasme juvénile, sa candeur, le pousseront-ils toujours (si souvent) à se tirer (cinématographiquement) dans les pieds... (et à nous les casser)?

Pourvu que ça marche, n'est-ce pas? Mais ne parlons plus de cinéma ni, surtout, d'intensité, ni de quelque chose à dire, ni même de quelque chose à montrer. S'il vous plaît! On pourrait nous entendre et rire... rire... *intensément!*

(1) *L'âme désarmée (Le déclin de la culture générale)*, Allan Bloom, Éditions Guérin, p.87.

Jean-Marc Boileau

Babar, le film / Babar the Movie

Étrange événement que la résurrection du roi Babar, qui naquit pour la première fois en 1931 sous le pinceau de Jean de Brunhoff. Ce personnage que l'on peut juger quelque peu suranné a-t-il encore sa place dans l'imaginaire des enfants d'aujourd'hui? Il connut, en tout cas, une seconde jeunesse dans les années 70, alors que Laurent de Brunhoff prenait la relève de son père en modernisant légèrement le contexte de ses récits. Mais le graphisme demeurait le même. On ne saurait oublier de toute façon ses origines: par sa nature même d'éléphant et par celle de ses amies les autres bêtes, Babar nous ramène implicitement à l'époque coloniale de la France. On notera, en effet, que les animaux dans tous les récits de Babar sont exotiques: crocodiles, singes, rhinocéros...

Formellement, les albums de Babar accusent également un petit air vieillot; récits en images, ce ne sont pas pourtant de véritables bandes dessinées mais des suites de vignettes rehaussées de textes manuscrits. Les « aventures » de Babar nous paraissent bien sages, de nos jours, pour ne pas dire fades. C'est que nous en avons vu bien d'autres depuis le gentil Babar, le savant Cosinus et la naïve Bécassine. De toute évidence, la minceur des récits de de Brunhoff

auraient difficilement pu supporter la transposition au cinéma. Aussi les initiateurs de Babar ont-ils concocté un scénario aux multiples rebondissements, afin de soutenir l'intérêt du jeune spectateur. *Babar, le film*, clame la publicité. Enfin, serions-nous tenté de dire, si nous allons au cinéma, c'est bien pour y voir un film, non une pièce de théâtre ou un numéro de cirque! En fait, outre la nature évidente du produit, cette dénomination réfère directement à nombre de films américains qui veulent ainsi se démarquer des produits supposément moins élaborés dont ils sont issus: le premier *Star Trek*, *Twilight Zone*, *Superman*, combien d'autres étaient sous-titrés: *le film*. On veut donc souligner ici l'ambition, le prestige qui doivent caractériser le produit. Dans le cas qui nous occupe, les producteurs (canadiens et français) ont manifestement tenté de relever un double défi: recréer le climat initial de la série dessinée, mais en même temps lui conférer une force nouvelle en l'adaptant au goût du jour. Comme on ne fait pas de grande histoire sans créer des affrontements, les sept scénaristes de *Babar* ont construit leur récit à partir du synopsis suivant: le peuple guerrier des rhinocéros, sous la conduite du féroce Rataxès, part en guerre contre les paisibles éléphants qui seront asservis avant d'être délivrés par leur bon roi Babar.

Eddie et les Cruisers II (Eddie and the Cruisers II: Eddie Lives) —

Réalisation: Jean-Claude Lord — **Scénario:** Charles Zev Cohen et Rick Doehring — **Production:** Stéphane Reichel — **Images:** René Verzier — **Montage:** Jean-Guy Montpetit — **Décor:** Gilles Aird — **Costumes:** Ginette Magny — **Musique:** Marty Simon et Leon Aronson — **Chansons:** John Cafferty — **Interprétation:** Michael Paré [Eddie Wilson/ Joe West], Marina Orsini [Diane], Bernie Coulson [Rick], Matthew Laurance [Sal], Michael Rhoades [Dave Pagent], Anthony Sherwood [Hilton], Mark Holmes [Quinn], David Matheson [Stewart], Kate Lynch [Lyndsay], Paul Markle [Charlie], Harvey Atkin [Lew Eisen], Vlasta Vrana [Frank] — **Origine:** Canada — 1989 — 100 minutes — **Distribution:** Alliance/Vivafilm.

BABAR, LE FILM (Babar the Movie) — Réali-

sation: Alan Bunce — **Scénario:** Peter Sauder, J.D. Smith, John De Klein, Raymond Jafelice et Alan Bunce, basé sur les personnages de Jean et Laurent de Brunhoff — **Production:** Michael Hirsh, Patrick Loubert et Clive A. Smith — **Directeur de l'animation:** John Laurence Collins — **Montage:** Evan Landis — **Musique:** David Greene — **Graphisme:** Kim Cleary — **Les voix de:** Gordon Pinsent [le roi Babar], Elizabeth Hanna [la reine Céleste et la vieille dame], Lisa Yamanaka [Isabelle], Marsha Moreau [Flora], Bobby Becken [Pom], Amos Crayley [Alexander], Gavin

Magrath [Babar, jeune], Sarah Polley [Céleste, jeune], Stephen Ouimette [Pompadour], Chris Wiggins [Cornelius], John Stocker [Zephir], Charles Kerr [Rataxes], Stuart Stone [Arthur] — **Origine:** Canada — 1989 — 77 minutes — **Distribution:** Astral Films.

Ce Rataxès existait déjà dans les albums (cf. *Le Voyage de Babar*), mais les rhinos, tout méchants qu'ils prétendaient être, semblaient presque rino, pardon, inoffensifs. Dans le film, on n'hésite pas à les présenter comme des ennemis cruels et sauvages, qui brûlent des villages et séparent des familles. Ces scènes feront sans doute frémir les très jeunes enfants; il faut avouer toutefois que les nouvelles péripéties du roi Babar ne font pas le poids devant celles du *Seigneur des anneaux* ou de *Roger Rabbit*. Mais la poésie enfantine de l'univers babarien vaut quand même le détour.

Esthétiquement, le film se laisse voir avec un certain plaisir et plusieurs passages sont franchement amusants.

Et, ma foi, convenons-en: *Babar* s'adresse en priorité aux jeunes enfants. Si les amateurs d'Astérix restent sur leur faim, les tout petits, qui n'ont pas encore beaucoup de références cinématographiques ou extra-cinématographiques, ne seront guère tentés de boudier leur plaisir.

Denis Desjardins

Vent de Galerne

VENT DE GALERNE — **Réalisation:** Bernard Favre — **Scénario:** Bernard Favre et Claude Nedjar, d'après le roman d'André Guilloteau « Sous le vent de Galerne » — **Production:** Claude Nedjar — **Images:** Jean-François Gondre — **Son:** Dominique Chartrand — **Montage:** Emmanuelle Thibault — **Décor:** Patrice Mercier — **Costumes:** Etienne Couleau — **Musique:** François Dompierre — **Interprétation:** Jean-François Casabonne [André Bluteau], Charlotte Laurier [Marie], Roger Jendly [Athanasse, l'oncle d'André], Jean-François Blanchard [Albert], Monique Mélinand [Delphine, la grand-mère d'André], Francis Reddy [Jean], Pierre Charras [le curé réfractaire Pancrace], Daniel Martin [Delouche], Jean-Claude Leguay [le compagnon horloger], Laurent Relandeau [Paul], Elizabeth Tamaris [Thérèse], Didier Sandre [Joubert], Olivier Cruveiller [le fantassin], Caroline Robin [la jeune fille] — **Origine:** France/Canada — 1988 — 105 minutes — **Distribution:** Astral Films.

S'inscrivant dans la série de films et téléfilms consacrés à la Révolution française et à ses conséquences (et ce n'est pas fini puisqu'on attend toujours la sortie d'un diptyque coréalisé par Robert Enrico), l'annonce d'une oeuvre traitant du génocide vendéen me semblait particulièrement intéressante. Il fallait sans doute une bonne dose de détermination et même de courage au jeune réalisateur Bernard Favre pour s'attaquer à un tel sujet; en effet, ce triste épisode de l'histoire de France, jusqu'à présent passablement occulté, n'avait rien pour gonfler de fierté les tenants de l'idéal républicain — c'est-à-dire la très grande majorité des Français d'aujourd'hui.

Donc, un projet résolument à contre-courant visant à rappeler la répression sanguinaire qu'exercèrent les « Bleus » sur les Vendéens, en cette année 1793.

Ce projet me séduisait aussi parce qu'il s'agissait d'une coproduction France/Québec à l'esprit assez éloigné des grosses machines commerciales à la Denis Héroux.

Bref, j'aurais aimé aimer.
Et je suis donc d'autant plus déçu.



Vent de Galerne n'est pourtant pas ce qu'on pourrait appeler un « mauvais film ». L'oeuvre est manifestement sincère, le propos généreux, et le refus de toute complaisance dans les scènes de sang et de violence démontre bien que nous n'avons pas affaire à un film racoleur. Mais le style et l'imagination font défaut. Tout est platement, conventionnellement tourné. Les dialogues, d'une indigence malheureusement pas si rare dans le cinéma français contemporain, sont par ailleurs trop abondants. Bavard, ce film... malgré la présence d'un personnage de sourd-muet (faux d'ailleurs). De plus, le texte est souvent mal défendu par des jeunes comédiens trop théâtraux. Dans le rôle d'André Bluteau, forgeron révolté qui incite les villageois à la résistance, Jean-François Casabonne traîne son air hébété et paraît bien peu ébranlé par les événements dramatiques avec lesquels il doit composer. Quant à Charlotte Laurier, dont on apprécie toujours le beau regard un peu chagrin, elle ne semble pas encore avoir trouvé le grand rôle qui saura mettre en valeur ses réels talents d'actrice. Je ne m'étendrai pas sur le reste de la distribution, mais disons tout de même que *Vent de Galerne* souffre d'un casting quelque peu déficient. L'idée de confier à quelques acteurs québécois les rôles des paysans vendéens n'est pas mauvaise en soi, si l'on veut bien croire en une certaine similitude de nos accents respectifs. Seulement le spectateur ressent un certain flottement, une hésitation qui relèvent peut-être davantage des différences de ton que d'accent. Quoi qu'il en soit, les acteurs québécois semblent se retenir et ne se fondent pas parfaitement dans l'ensemble. Au reste, pour compliquer les choses, le spectateur prend trop de temps à bien cerner l'individualité de chacun des personnages.

Certes, on ne saurait reprocher à un jeune metteur en scène de n'avoir pas réalisé un chef-d'oeuvre... Mais devant les nombreuses faiblesses de ce film, on se met à rêver à ce qu'un Bertrand Tavernier aurait pu tirer d'un pareil sujet, à sa manière unique de conjuguer grande et petite histoire, à son habileté à proposer une vision à la fois personnelle et documentée, complexe mais limpide.

Au lieu de cela nous avons droit à un film honnête, mais mal articulé, et surtout idéologiquement confus.

Un morceau d'histoire dont précisément les enjeux historiques nous échappent.

Denis Desjardins